

CLUB SUISSE D'ALEXANDRIE

Alors, raconte...

Renée Turk

Souvenirs d'une vie entre le Valais, Genève et l'Égypte

ENTRETIEN ENREGISTRÉ À ALEXANDRIE · AUTOMNE 2025

Témoignage. Transcription d'un entretien avec Renée Alexandre, née Turk, enregistré en français à Alexandrie, chez Nénette, à l'automne 2025. Le texte a fait l'objet d'une légère révision typographique afin d'en faciliter la lecture, tout en préservant le ton et la spontanéité de la parole.

« Alors, raconte-moi un petit peu où tu es née... »

Une enfance entre le Valais et l'Italie

A lors, mon papa avait le magasin à Muraz, près de Sierre. Il s'est marié, puis il a perdu sa première femme, la maman de Mariette. Quelques années plus tard — je ne sais plus exactement — il a rencontré ma maman et ils se sont mariés.

Ma maman a voulu que mon papa vende le magasin. Et mon papa a fait la grosse bêtise de vendre ce magasin de Muraz, qui marchait très bien. Il est parti s'installer à San Remo parce qu'à l'époque, beaucoup de gens déménageaient en Italie, surtout de ce côté-là.

Il a acheté une maison et s'est mis à cultiver des fleurs. Mais au bout de deux ans, cela ne lui plaisait plus et le Valais lui manquait. Alors il est revenu.

En 1926, il a acheté le premier garage de Sierre, le garage Trivério, à Glarey. Les voitures commençaient tout juste à se répandre. C'était le premier garage de Sierre. Nous avions une Chevrolet, un chauffeur et une magnifique maison. C'est là que je suis née, en 1926. Voilà.

Il y avait ma sœur Madeleine, mon frère Alexandre, puis ma sœur Dédée. Moi, j'étais la dernière. J'avais aussi une demi-sœur, Mariette, née du premier mariage de mon papa.

Le dimanche, nous allions rendre visite à mes grands-parents en voiture, avec le chauffeur. Nous nous rendions à Loèche-les-Bains, car les parents de ma maman y habitaient, à côté de l'église.

La perte de ses parents

Mes parents sont malheureusement décédés très jeunes. Mon papa est mort à quarante ans de la tuberculose, qu'il avait contractée auprès de sa première femme. Ma maman a, elle aussi, attrapé la tuberculose auprès de mon papa. Elle est morte à trente-six ans. Voilà. C'est ainsi que j'ai été adoptée par tante Catherine.

Études, Angleterre et premiers emplois

J'ai fait l'École de commerce. Ensuite, j'ai travaillé une année à la Commune de Sierre, mais je n'ai pas voulu y rester. J'ai travaillé un peu à Sion, un peu à Martigny, un peu à Lausanne, puis je suis partie en Angleterre.

En Angleterre, j'ai obtenu mon diplôme d'anglais professionnel, un très bon diplôme. J'y passais l'hiver. L'été, comme j'étais fragile, on m'envoyait travailler au bazar de Mme Carlen, qui tenait le magasin du glacier du Rhône. C'était comme à la maison, comme une famille. Je suis retournée trois étés dans ce bazar du glacier du Rhône et, l'hiver, je repartais en Angleterre.

Après mon retour, il n'y avait pas de travail à Sierre. À l'époque, les emplois étaient rares et tout le monde allait travailler à Genève. Avec mémé Catherine, nous sommes allées à Genève et avons cherché dans *La Tribune*. Il n'y avait qu'une seule petite annonce, avec un numéro de téléphone.

J'ai téléphoné et je me suis présentée. Il s'agissait d'une fabrique de motoculteurs appartenant à la famille Dufour. J'ai obtenu la place. C'était un miracle, tu te rends compte ? Une seule petite annonce dans le journal, et j'avais eu la place ! J'y suis restée trois ans.

Ensuite, j'ai travaillé à la Société Générale de Surveillance, à la place des Alpes.

Vingt-sept ans chez Procter & Gamble

À ce moment-là, des entreprises américaines commençaient à s'installer à Genève. Une amie qui travaillait chez Union Carbide m'a dit : « Oh, j'ai trouvé une bonne place chez les Américains ! »

Puis j'ai vu dans le journal une annonce de Procter & Gamble, qui cherchait des employés. J'ai téléphoné, obtenu un rendez-vous, puis la place. J'étais contente parce qu'on ne travaillait pas le samedi. Je parlais bien anglais et, à l'époque, peu de gens le maîtrisaient. Je suis restée vingt-sept ans chez Procter & Gamble.

Comment j'ai connu Ahmed

Ah oui ! Je t'ai dit que j'avais travaillé au glacier du Rhône, chez la famille Carlen. La propriétaire, Mlle Carlen, habitait à Genève. À l'époque, tout le monde louait des chambres.

Ahmed est arrivé d'Égypte à Genève avec ses deux valises, d'abord en bateau, puis en train. À son arrivée, il s'est installé dans un hôtel près de la gare. Un jour, alors qu'il marchait dans la rue, un monsieur l'a interpellé : « Mais toi, tu viens d'où ? Tu viens d'Égypte ? » Ahmed lui a répondu que oui. Le monsieur lui a parlé en arabe et lui a demandé où il habitait.

Comme Ahmed payait cher, le monsieur lui a indiqué un hôtel tout près de la gare qui coûtait moins cher. Ahmed y a déménagé. Plus tard, des amis lui ont appris qu'il pouvait louer une chambre.

Il a alors obtenu l'adresse de Mme Carlen, mon amie, qui louait une chambre — celle où j'habite maintenant. Il l'a prise. Un jour, Mme Carlen m'a invitée à souper. Je suis allée chez elle et j'ai croisé Ahmed dans l'appartement. Elle m'a dit : « Voilà, c'est mon locataire. Je te présente mon locataire, qui vient d'arriver d'Égypte. » Alors : bonjour, bonjour, comment ça va ?...

La semaine suivante, Mme Carlen m'a dit que son locataire aimerait bien me revoir. Je suis revenue une deuxième fois. Nous avons soupé et il m'a demandé en mariage ! C'était rapide : la deuxième fois qu'il me voyait.

Il parlait un peu français, mais pas très bien. Je l'ai aidé à le pratiquer. C'est ainsi que nous avons commencé à sortir ensemble.

Nous ne nous sommes mariés que sept ans plus tard. Entre-temps, Nasser avait interdit aux étudiants égyptiens d'épouser des étrangères. Nous sommes donc restés fiancés pendant plusieurs années avant de pouvoir nous marier.

« Et puis nous sommes restés cinquante ans ensemble. »

Entretien enregistré et partagé par René-Pierre Antille.